CAÏN. Pourrai-je revenir sur mes pas?

LUCIFER. Certainement; sans quoi, qui peuplerait la mort? Sa population est petite auprès de ce qu'elle sera, grâce à toi et aux tiens.

CAÏN. Les nuages s'écartent de plus en plus, et nous entourent de leurs vastes cercles.

LUCIFER. Avance!

CAÏN. Et toi?

LUCIFER. Ne crains rien; — sans moi tu n'aurais pu sortir des limites de ton monde. En avant! en avant!

(*Ils disparaissent dans les nuages.*)

SCÈNE II.

L'Empire de la Mort.

Arrivent LUCIFER et CAIN.

CAÏN. Comme ils sont silencieux et vastes, ces mondes ténébreux! car il me semble qu'il y en a plusieurs; et pourtant ils sont plus peuplés que ces globes immenses et lumineux que j'ai vus nager dans l'air supérieur; leur nombre était si grand que je les aurais pris pour la brillante foule des habitants de je ne sais quel ciel incompréhensible, et non pour des globes destinés eux-mêmes à être habités, si, en les approchant, je n'eusse distingué une immensité palpable de matière, faite pour servir de demeure à des êtres vivants, plutôt que pour être elle-même douée de vie. Mais ici tout est obscur, tout porte l'empreinte du crépuscule, tout annonce un jour qui n'est plus.

LUCIFER. C'est ici le royaume de la Mort. — Veux-tu la voir paraître?

CAÏN. Jusqu'à ce que je sache ce qu'elle est réellement, je ne puis répondre; mais si elle est ce que j'ai entendu dire par mon père dans ses lamentations sans fin, c'est une chose — O Dieu! je n'ose y penser! Maudit soit celui qui inventa la vie qui mène à la mort! Maudite soit la masse de vie stupide qui, en possession de la vie, ne put la conserver, et la perdit, — même pour les innocents!

LUCIFER. Maudis-tu donc ton père?

CAÏN. Ne m'a-t-il pas maudit en me donnant le jour? Ne m'a-t-il pas maudit avant ma naissance, en osant cueillir le fruit défendu?

LUCIFER. Tu dis vrai : entre ton père et toi la malédiction est mutuelle. — Mais tes enfants et ton frère?

CAÏN. Qu'ils la partagent avec moi, moi leur père et leur frère! Quelle autre chose m'a-t-on léguée? je leur laisse mon héritage. — O vous! régions ténébreuses et sans bornes, ombres flottantes d'énormes fantômes, les uns complétement à découvert, d'autres se dessinant dans le vague, et tous imposants et lugubres, — qui êtes-vous? êtes-vous vivants, ou avez-vous vécu?

LUCIFER. Ils appartiennent à l'un et à l'autre de ces deux états.

CAÏN. Qu'est-ce donc que la mort?

LUCIFER. Quoi! celui qui vous a créés, n'a-t-il pas dit que c'était une autre vie?

CAÏN. Jusqu'à présent il n'a rien dit, si ce n'est que tous mourront.

LUCIFER. Peut-être dévoilera-t-il un jour ce secret.

CAÏN. Heureux ce jour-là!

LUCIFER. Oui, heureux! quand il sera révélé au milieu d'inexprimables agonies, accrues encore de douleurs éternelles, infligées à d'innombrables myriades d'atomes innocents qui sont encore à naître, et ne recevront la vie que dans ce seul but.

CAÏN. Quels sont ces puissants fantômes que je vois flotter autour de moi? ils n'ont pas la forme des intelligences que j'ai vues autour de notre regretté et inabordable Éden; ils n'ont pas non plus celle de l'homme, telle que je l'ai vue dans Adam, dans Abel, dans moi, ou dans ma sœur bien-aimée, ou dans mes enfants; et cependant leur aspect, bien que différent de celui des hommes et des anges, annonce des êtres qui, inférieurs à ceux-ci, sont pourtant supérieurs aux premiers : beaux et fiers, pleins de force, mais d'une forme inexplicable. Ils n'ont ni les ailes des séraphins, ni les traits de l'homme, ni la forme des animaux les plus forts, et ne ressemblent à rien de ce qui a vie maintenant; ils

égalent en puissance et en beauté les êtres les plus puissants et les plus beaux qui respirent; et néanmoins ils en diffèrent tellement, que c'est à peine si je puis voir en eux des êtres vivants.

LUCIFER. Cependant ils ont vécu.

CAÏN. Où?

LUCIFER. Où tu vis.

CAÏN. Quand?

LUCIFER. Ils habitaient ce que tu nommes la terre.

CAÏN. Adam est le premier.

LUCIFER. De ta race, je l'accorde; — mais il est trop peu de chose pour être le dernier de celle-ci.

CAÏN. Et que sont-ils?

LUCIFER. Ce que tu seras,

CAÏN. Mais qu'ont-ils été?

LUCIFER. Des êtres vivants, supérieurs, élevés, bons, grands et glorieux, aussi supérieurs en tout à ce que ton père eût jamais pu être dans Éden, que la soixante millième génération, dans sa triste et froide dégénération, sera inférieure à toi et à ton fils; — quant à leur faiblesse, juges-en par ta propre chair.

CAÏN. Malheureux que je suis! Et *ont-ils* péri?

LUCIFER. Oui, sur leur terre, comme tu disparaîtras de la tienne.

CAÏN. Mais la *mienne* était-elle la leur?

LUCIFER. Oui.

CAÏN. Mais non dans son état actuel. Elle est trop petite et trop chétive pour contenir de telles créatures.

LUCIFER. Il est vrai qu'elle était plus glorieuse.

CAÏN. Et pourquoi est-elle déchue?

LUCIFER. Demande-le à celui qui fait déchoir.

CAÏN. Mais comment?

LUCIFER. Par une inexorable destruction, par un effroyable désordre des éléments, qui fit rentrer dans le chaos un monde qui en était sorti. Ces choses, quoique rares dans le temps, sont fréquentes dans l'éternité. — Avance, et contemple le passé.

CAÏN Spectacle terrible!

LUCIFER. Et vrai: regarde ces fantômes! Il fut un temps où ils étaient aussi matériels que toi.

CAÏN. Et dois-je devenir comme eux?

LUCIFER. Que celui qui t'a créé réponde à cette question. Je te montre ce que sont tes prédécesseurs; ce qu'ils *furent,* tu le sens à un degré inférieur et autant que le comportent la faiblesse de tes sentiments et ta portion exiguë d'intelligence immortelle et de force terrestre. Ce que vous avez de commun avec ce qu'ils eurent, c'est la vie; ce que vous aurez, — c'est la mort. Le reste de vos chétifs attributs est conforme à la nature de reptiles engendrés du limon d'un puissant univers réduit à n'être plus qu'une planète à peine achevée, peuplée d'êtres dont le bonheur devait consister dans l'aveuglement, — paradis de l'ignorance, dont la science était écartée comme un poison. Mais vois ce que sont ou ce que furent ces êtres supérieurs; ou, si cela te fait mal, retourne sur tes pas, et reprends ton labeur, la culture de la terre. — Je t'y ramènerai sain et sauf.

CAÏN. Non; je préfère rester ici.

LUCIFER. Combien de temps?

CAÏN. Pour toujours! Puisqu'il faut un jour que de la terre je vienne ici, j'aime autant y rester; je suis las de tout ce que la poussière m'a fait voir. — Je préfère vivre au milieu des ombres.

LUCIFER. Cela ne se peut; tu vois maintenant comme une vision ce qui est une réalité. Pour te rendre propre à habiter ce lieu, tu dois passer par où ont passé les êtres qui sont devant toi, — par les portes de la mort.

CAÏN. Par quelle porte sommes-nous entrés tout à l'heure?

LUCIFER. Par la mienne! mais comme tu dois retourner sur la terre, mon esprit soutient ton souffle dans ces régions où nul ne respire que toi. Regarde, mais ne pense pas à habiter ici jusqu'à ce que ton heure soit venue.

CAÏN. Et ceux-ci, ne peuvent-ils plus revenir sur la terre?

LUCIFER. *Leur* terre est à jamais disparue. — Les convulsions qu'elle a subies l'ont tellement changée, que c'est

à peine s'ils pourraient reconnaître un seul endroit de sa surface nouvelle et à peine solidifiée. — C'était... — Oh! quel magnifique monde *c'était*.

CAÏN. Il l'est encore. Ce n'est pas à la terre que j'en veux, bien que je sois condamné à la cultiver; ce qui m'irrite, c'est de ne pouvoir m'approprier sans travail ce qu'elle produit de beau; c'est de ne pouvoir rassasier mes mille pensées avides de science, ni calmer mes mille craintes de la mort et de la vie.

LUCIFER. Ce qu'est ton monde, tu le vois; mais tu ne peux comprendre l'ombre de ce qu'il était.

CAÏN. Et ces créatures énormes, ces fantômes qui paraissent inférieurs en intelligence aux êtres que nous venons de passer, ils ressemblent un peu aux hôtes sauvages des bois sur la terre, aux plus gigantesques d'entre ceux qui mugissent la nuit dans la profondeur des forêts; mais ils sont dix fois plus terribles et plus grands; leur taille dépasse la hauteur des murs d'Éden, confiés à la garde des chérubins; leurs yeux resplendissent comme les glaives flamboyants qui en défendent l'approche; leurs défenses se projettent comme des arbres dépouillés de leur écorce et de leurs branches. — Qu'étaient-ils?

LUCIFER. Ce qu'est le mammouth dans votre monde; mais les dépouilles de ceux-ci gisent par myriades dans ses entrailles.

CAÏN. Et aucun d'eux ne vit à sa surface?

LUCIFER. Non; car si ta race avait à leur faire la guerre, la malédiction lancée contre elle serait inutile; elle serait trop tôt anéantie.

CAÏN. Mais pourquoi la guerre?

LUCIFER. Tu as oublié la sentence qui chassa ta race d'Éden; — la guerre avec tous les êtres, la mort pour tous, et pour le plus grand nombre les maladies, les souffrances, les amertumes: tels ont été les fruits de l'arbre défendu.

CAÏN. Mais les animaux en ont-ils aussi mangé, qu'il faille également qu'ils meurent?

LUCIFER. Votre Créateur vous a dit qu'*ils* étaient faits pour

vous, comme vous pour lui.—Voudrais-tu que leur sort fût supérieur au vôtre? Si Adam n'était pas tombé, tous seraient restés debout.

CAÏN. Hélas! les malheureux! il faut qu'ils partagent le sort de mon père, comme ses fils; comme eux aussi, sans avoir mangé leur part de la pomme; comme eux aussi, sans la possession de la *science*, si chèrement achetée! L'arbre mentait, car nous ne savons rien. Il *promettait la science* au prix de la mort, il est vrai, — mais la *science* enfin; mais qu'est-ce que l'homme *sait?*

LUCIFER. Peut-être la mort conduit-elle à la *suprême* science; comme de toutes les choses c'est la seule qui soit certaine, elle conduit à la science la plus *sûre*. L'arbre disait donc vrai, bien qu'il donnât la mort.

CAÏN. Ces ténébreux royaumes, je les vois, mais je ne les connais pas.

LUCIFER. Parce que ton heure est encore loin, et que la matière ne peut comprendre entièrement l'esprit; — mais c'est déjà quelque chose que de savoir que de telles régions existent.

CAÏN. Nous connaissions déjà l'existence de la mort.

LUCIFER. Mais vous ne saviez pas ce qu'il y avait par delà.

CAÏN. Et maintenant je ne le sais pas encore.

LUCIFER. Tu sais qu'il existe un état et plusieurs états par delà le tien; — et c'est ce que tu ignorais ce matin.

CAÏN. Mais tout semble n'être qu'ombre et obscurité.

LUCIFER. Sois satisfait. Tout cela paraîtra plus clair à ton immortalité.

CAÏN. Et cet espace liquide, d'un éclatant azur, cette plaine flottante qui s'étend à perte de vue, qui ressemble à de l'eau, et que je prendrais pour le fleuve qui sort du paradis et coule devant ma demeure, si cette onde n'était sans limites, sans rivage, et d'une couleur éthérée, — apprends-moi ce que c'est.

LUCIFER. Il en est sur la terre de semblables, bien qu'inférieures à celle-ci, et tes enfants habiteront sur ses bords. — C'est le fantôme d'un Océan.

CAÏN. On dirait un autre monde, un soleil liquide. Et ces créatures extraordinaires qui se jouent à sa surface brillante ?

LUCIFER. Ce sont ses habitants, les Léviathans d'autrefois.

CAÏN. Et cet immense serpent qui, du fond de l'abîme, lève son humide crinière et sa vaste tête dix fois plus haut que le cèdre le plus élevé, et qu'on dirait capable d'entourer de ses replis l'un de ces globes que nous venons de voir, — n'appartient-il pas à l'espèce de celui qui roulait ses anneaux sous l'arbre d'Eden.

LUCIFER. Ève, ta mère, pourrait mieux que moi dire quelle espèce de serpent l'a tentée.

CAÏN. Celui-ci semble trop terrible; l'autre, sans doute, était plus beau.

LUCIFER. Ne l'as-tu jamais vu ?

CAÏN. J'en ai vu beaucoup de la même espèce (on me le disait du moins), mais jamais celui-là précisément qui fit cueillir à ma mère le fruit fatal; je n'en ai même jamais vu qui lui fût complétement semblable.

LUCIFER. Ton père ne l'a pas vu ?

CAÏN. Non; ce fut ma mère qui le tenta — après avoir été tentée par le serpent.

LUCIFER. Homme simple! toutes les fois que ta femme, ou les femmes de tes fils, induiront eux ou toi dans quelque tentation nouvelle et étrange, remontez à la source, et cherchez à connaître celui par qui d'abord elles auront été elles-mêmes tentées.

CAÏN. Ton précepte vient trop tard : le serpent n'a plus de motif de tentation à offrir à la femme.

LUCIFER. Mais il est encore des tentations auxquelles la femme peut induire l'homme, et l'homme la femme. — Que tes fils y prennent garde! Mon conseil est bienveillant; car il est principalement donné à mes dépens; il est vrai qu'on ne le suivra pas; je ne hasarde donc pas grand'chose.

CAÏN. Je ne te comprends pas.

LUCIFER. Tu n'en es que plus heureux! — Le monde et

toi, vous êtes trop jeunes encore. Tu te crois bien criminel et bien malheureux, n'est-ce pas?

CAÏN. Quant au crime, je ne le connais pas; mais pour la douleur, j'en ai ressenti beaucoup.

LUCIFER. Premier né du premier homme! ton état actuel de péché, — et le crime est dans ton cœur; — de douleur, — et tu souffres, c'est Éden dans toute son innocence, comparé à ce que *tu* seras peut-être bientôt; et l'état où tu seras alors, dans son redoublement de misère, sera un paradis, comparé à ce que les fils des fils de tes fils, se multipliant de génération en génération comme la poussière (dont ils ne feront en effet qu'augmenter la masse), doivent un jour endurer et faire. — Maintenant retournons sur la terre.

CAÏN. Est-ce seulement pour m'apprendre cela que tu m'as conduit ici ?

LUCIFER. N'était-ce pas la science que tu cherchais ?

CAÏN. Oui, comme étant la route du bonheur.

LUCIFER. Si la vérité y conduit, tu la possèdes.

CAÏN. Alors le Dieu de mon père a bien fait de prohiber l'arbre fatal.

LUCIFER. Il eût mieux fait encore de ne pas le planter. Mais l'ignorance du mal ne préserve pas du mal; il n'en poursuit pas moins son cours, partie intégrante de toutes choses.

CAÏN. Non de toutes choses. Non, je ne puis le croire, — car j'ai soif du bien.

LUCIFER. Et quels sont les êtres et les choses qui ne l'ont pas, cette soif? *Qui* désire le mal pour sa propre amertume? — *Personne*, — rien! C'est le levain de toute vie, de toute chose sans vie.

CAÏN. Dans ces globes radieux et innombrables que nous avons vus briller de loin avant d'entrer dans cette région de fantômes, le mal ne peut pénétrer : ils sont trop beaux.

LUCIFER. Tu les as vus de loin.

CAÏN. Et qu'importe? La distance ne peut qu'affaiblir leur splendeur. — Vus de près, ils doivent être plus ineffables encore.

LUCIFER. Approche des choses les plus belles de la terre, et juge de leur beauté en la regardant de près.

CAÏN. Je l'ai fait. — L'objet le plus charmant que je connaisse est plus charmant encore vu de près.

LUCIFER. Alors ce doit être une illusion. Quel est donc cet objet qui, vu de près, est encore plus beau à tes yeux que les plus beaux objets vus de loin?

CAÏN. Ma sœur Adah. — Toutes les étoiles du ciel, l'azur foncé de la nuit, éclairé par un globe qui ressemble à un esprit, ou au monde d'un esprit; — les teintes du crépuscule, — le lever radieux du soleil, son coucher impossible à décrire, — car en le voyant descendre vers l'horizon, mes yeux se remplissent de larmes, et je sens mon cœur flotter doucement avec lui à l'occident, dans son paradis de nuage; — la forêt ombreuse, le vert bocage, — la voix de l'oiseau, de l'oiseau du soir, qui mêle ses chants d'amour à ceux des chérubins, quand sur les murs d'Eden le jour clôt sa carrière : tout cela est moins beau à mes yeux et à mon cœur que le visage d'Adah : mes regards se détournent du spectacle de la terre et du ciel pour la contempler.

LUCIFER. Elle est belle, autant que peuvent l'être les rejetons de la mortalité fragile dans la première fleur de la jeune création, les fruits des premiers embrassements des auteurs de la race humaine; mais c'est toujours une illusion.

CAÏN. Tu penses ainsi parce que tu n'es pas son frère.

LUCIFER. Mortel! je n'ai de confraternité qu'avec ceux qui n'ont pas d'enfants.

CAÏN. Alors tu n'en saurais avoir avec nous.

LUCIFER. Il est possible que la tienne me soit acquise; mais si tu possèdes un objet charmant, qui surpasse à tes yeux toute beauté, pourquoi es-tu malheureux?

CAÏN. Pourquoi est-ce que j'existe? Pourquoi toi-même es-tu malheureux? pourquoi tous les êtres le sont-ils? Celui-là même qui nous a faits doit l'être, comme créateur d'êtres malheureux. Produire la destruction ne saurait assurément être l'emploi du bonheur, et cependant mon père dit qu'il est tout-puissant : s'il est bon, pourquoi donc le mal existe-t-il?

J'ai fait cette question à mon père; il m'a répondu que le mal était une voie pour arriver au bien. Bien étrange que celui qui doit naître de ce qui lui est le plus opposé! Je vis, il y a quelque temps, un agneau piqué par un reptile; le pauvre animal gisait écumant à côté de sa mère, dont l'inquiétude s'exhalait par de vains bêlements; mon père cueillit quelques herbes, et les appliqua sur la blessure; peu à peu le pauvre agneau fut rendu à sa vie insouciante, et se leva pour teter sa mère qui, debout et tremblante de bonheur, se mit à lécher ses membres ranimés. « Vois, mon fils, » me dit Adam, « comme le bien naît du mal même! »

LUCIFER. Que répondis-tu?

CAÏN. Rien, car il est mon père; mais je pensai qu'il eût beaucoup mieux valu pour l'animal de *n'avoir pas été piqué*, que d'acheter le retour de sa vie chétive par d'inexprimables douleurs, bien qu'allégées par des antidotes.

LUCIFER. Mais tu disais donc qu'entre tous les êtres que tu aimes, tu préfères celle qui a partagé avec toi le lait de ta mère, et donne le sien à tes enfants?

CAÏN. Assurément : que serais-je sans elle?

LUCIFER. Que suis-je, moi?

CAÏN. N'aimes-tu rien?

LUCIFER. Qu'est-ce que ton Dieu aime?

CAÏN. Toutes choses, dit mon père; mais j'avoue que leur arrangement ici-bas ne le témoigne guère.

LUCIFER. Ainsi tu ne peux juger si j'aime ou non autre chose que les fins d'un plan général et vaste dans lequel les objets particuliers viennent se fondre comme de la neige.

CAÏN. La neige! qu'est-ce que c'est?

LUCIFER. Estime-toi heureux de ne pas connaître ce que devra subir ta postérité lointaine; mais continue à jouir de ton climat sans hiver.

CAÏN. Mais n'aimes-tu pas quelque objet semblable à toi?

LUCIFER. T'aimes-tu *toi-même?*

CAÏN. Oui; mais j'aime davantage celle qui me rend mes sentiments plus supportables, celle qui, à mes yeux, est plus que moi, parce que je l'aime

LUCIFER. Tu l'aimes, parce qu'elle est belle comme était la pomme aux yeux de ta mère; quand elle cessera de l'être, ton amour cessera, comme tout autre appétit.

CAÏN. Cesser d'être belle! comment cela se peut-il?

LUCIFER. Avec le temps.

CAÏN. Mais le temps s'est écoulé, et jusqu'ici Adam et ma mère sont beaux encore; moins beaux qu'Adah et les séraphins, — mais très beaux, cependant.

LUCIFER. Tout cela doit s'effacer en eux et en elle.

CAÏN. J'en suis fâché; mais je ne comprends pas en quoi cela pourrait diminuer mon amour pour elle. Et, quand sa beauté disparaîtra, il me semble que celui par qui toute beauté fut créée, perdra plus que moi en voyant dépérir un si bel ouvrage.

LUCIFER. Je te plains d'aimer ce qui doit périr.

CAÏN. Et moi, je te plains de ne rien aimer.

LUCIFER. Et ton frère, — n'est-il pas aussi près de ton cœur?

CAÏN. Pourquoi pas?

LUCIFER. Ton père l'aime beaucoup, — ton Dieu également.

CAÏN. Et moi aussi.

LUCIFER. C'est très-bien agir et avec humilité.

CAÏN. Avec humilité!

LUCIFER. Il est le second né de la chair, et le favori de ta mère.

CAÏN. Qu'il garde sa faveur, puisque le serpent fut le premier à l'obtenir.

LUCIFER. Et celle de ton père?

CAÏN. Que m'importe? Ne dois-je pas aimer celui qui est aimé de tous?

LUCIFER. Et Jéhovah, — le Seigneur indulgent, — le généreux Créateur du paradis dont il vous interdit l'entrée, — lui aussi, il sourit à Abel avec bienveillance.

CAÏN. Je ne l'ai jamais vu, et j'ignore s'il sourit.

LUCIFER. Mais tu as vu ses anges.

CAÏN. Rarement.

LUCIFER. Mais assez, cependant, pour être témoin de leur affection pour ton frère; ses sacrifices sont favorablement accueillis.

CAÏN. Qu'ils le soient! Pourquoi me parles-tu de ces choses?

LUCIFER. Parce que tu y as déjà pensé.

CAÏN. Et quand cela serait, pourquoi rappeler une pensée qui.... (*Il s'arrête en proie à une violente agitation.*) Esprit! nous sommes ici dans *ton* monde; ne parlons pas du *mien*. Tu as dévoilé à mes regards des merveilles : tu m'as fait voir ces êtres puissants, antérieurs à Adam, qui ont foulé une terre dont la nôtre n'est que le débris; tu m'as montré des myriades de mondes lumineux, dont le nôtre est le compagnon obscur et éloigné dans la carrière illimitée de la vie; tu m'as fait voir des ombres de cette existence au nom redouté, que notre père nous a apportée, — la mort; tu m'as fait voir beaucoup, — mais pas tout encore; montre-moi la demeure de Jéhovah, son paradis spécial, — ou le *tien*; où est-il?

LUCIFER. *Ici*, et dans tout l'espace.

CAÏN. Mais, comme tous les êtres, tu as un séjour qui t'est assigné; l'argile a la terre pour séjour; les autres mondes ont aussi leurs habitants; toutes les créatures douées d'une existence temporaire ont leur élément particulier; et tu m'as dit que des êtres qui ont cessé d'être animés de *notre* souffle ont pareillement le leur; Jéhovah et toi, vous devez avoir le vôtre; — vous n'habitez pas ensemble?

LUCIFER. Non, nous régnons ensemble; mais nos demeures sont distinctes.

CAÏN. Plût au ciel qu'un seul de vous deux existât! Peut-être que l'unité de but établirait l'union dans des éléments qui maintenant se combattent. Esprits sages et infinis, comme vous l'êtes, comment avez-vous pu vous séparer? N'êtes-vous pas comme des frères dans votre essence, votre nature et votre gloire?

LUCIFER. N'es-tu pas le frère d'Abel?

CAÏN. Nous sommes et nous resterons frères; mais quand

même il en serait autrement, l'esprit est-il comme la chair? Peut-il y avoir désunion entre l'infini et l'immortalité? Est-il possible qu'ils se divisent, et transforment l'espace en un champ de misère? — et pourquoi?

LUCIFER. Pour régner.

CAÏN. Ne m'as-tu pas dit que vous étiez tous deux éternels?

LUCIFER. Oui!

CAÏN. Et cet azur immense que j'ai vu, n'est-il pas sans limites?

LUCIFER. Oui!

CAÏN. Ne pouvez-vous donc régner tous deux? — n'y a-t-il pas assez d'espace? Pourquoi êtes-vous divisés?

LUCIFER. Nous régnons *tous deux*.

CAÏN. Mais l'un de vous deux est l'auteur du mal.

LUCIFER. Lequel?

CAÏN. Toi! car si tu peux faire du bien à l'homme, pourquoi ne lui en fais-tu pas?

LUCIFER. Et pourquoi celui qui vous créa ne se charge-t-il pas de ce soin? Je ne vous ai pas créés, *moi*; vous êtes *ses* créatures, non les miennes.

CAÏN. Laisse-nous donc ses créatures, comme tu nous appelles; sinon montre-moi ta demeure ou la *sienne*.

LUCIFER. Je pourrais te montrer l'une et l'autre; mais un temps viendra où tu habiteras à jamais l'une d'elles.

CAÏN. Et pourquoi pas maintenant?

LUCIFER. C'est à peine si ton intelligence d'homme est capable de saisir avec calme et clarté le peu que je t'ai fait voir; et *tu* prétendrais t'élever jusqu'au grand et double mystère des *deux principes*, et les contempler face à face sur leurs trônes mystérieux! Poussière! mets des bornes à ton ambition; car tu ne pourrais voir l'un ou l'autre sans mourir!

CAÏN. Que je meure, pourvu que je les voie!

LUCIFER. Voilà bien le fils de celle qui a cueilli la pomme! Mais tu mourrais seulement, et ne les verrais pas; cette vue est réservée pour l'autre état.

CAÏN. Celui de la mort?

LUCIFER. C'en est le prélude.

CAÏN. Alors je la redoute moins, maintenant que je sais qu'elle mène à quelque chose de défini.

LUCIFER. Maintenant je vais te ramener sur la terre, pour y multiplier la race d'Adam, manger, boire, travailler, trembler, rire, pleurer, dormir, et mourir.

CAÏN. Et dans quel but ai-je vu les choses que tu m'as montrées?

LUCIFER. Ne demandais-tu pas la science? et dans ce que je t'ai fait voir, ne t'ai-je pas appris à te connaître?

CAÏN. Hélas! il me semble que je ne suis rien.

LUCIFER. Et c'est à cela que doit aboutir toute la science humaine: à connaître le néant de la nature mortelle. Transmets cette science à tes enfants, elle leur épargnera bien des douleurs.

CAÏN. Esprit orgueilleux! tu parles avec trop de fierté; mais toi-même, tout superbe que tu es, tu as un supérieur.

LUCIFER. Non! par le ciel où il règne, par l'abîme et l'immensité des mondes et de la vie dont je partage avec lui l'empire; — non! J'ai un vainqueur, — il est vrai, mais point de supérieur. Il reçoit les hommages de tous,—mais aucun de moi; je le combats encore comme je l'ai combattu dans le ciel. Pendant toute l'éternité, dans les impénétrables gouffres de la mort, dans les royaumes illimités de l'espace, dans l'infini des siècles, tout, tout lui sera disputé par moi. Monde après monde, étoile après étoile, univers après univers, trembleront dans la balance, jusqu'à ce que ce grand débat ait cessé, si jamais il cesse, ce qui n'arrivera que par l'anéantissement de l'un de nous deux! Et qui peut anéantir notre immortalité, ou notre mutuelle et implacable haine? En sa qualité de vainqueur, il appellera le vaincu le *mal*; mais de quel *bien* est-il l'auteur? Si j'étais le vainqueur, *ses* œuvres seraient réputées les seules mauvaises. Et vous, mortels jeunes et à peine nés, quels sont les dons qu'il vous a déjà faits dans votre monde chétif?

CAÏN. Ils sont en petit nombre, et quelques-uns bien amers.

LUCIFER. Retourne donc avec moi sur la terre, pour y essayer le reste des célestes faveurs qu'il te réserve ainsi qu'aux tiens. Le bien et le mal sont tels par leur propre essence, et ne doivent pas leur qualité à celui qui les dispense; si ce qu'il vous donne est bon,—appelez-le bon lui-même; si c'est le mal qui vous vient de lui, ne me l'attribuez pas avant d'en avoir vérifié la source; jugez, non sur des paroles, fussent-elles prononcées par des esprits, mais sur les fruits tels quels de votre existence. Il est un *bon* résultat que vous devez à la fatale pomme: — c'est votre raison; — qu'elle ne se laisse pas dominer par des menaces tyranniques, et imposer des croyances en opposition avec les sens extérieurs et le sentiment intime; sachez penser et souffrir, — et créez-vous, dans votre âme, un monde intérieur,— là où le monde extérieur vous fait faute; c'est ainsi que vous vous rapprocherez de la nature spirituelle, et lutterez victorieusement contre la vôtre. (*Ils disparaissent.*)

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE Ire.

Les environs d'Éden, comme dans le premier acte.

Arrivent CAIN et ADAH.

ADAH. Chut!... Marche doucement, Caïn.

CAÏN. Volontiers... Mais pourquoi?

ADAH. Notre petit Enoch dort sur ce lit de feuilles, à l'ombre du cyprès.

CAÏN. Le cyprès!... C'est un arbre de tristesse qui semble pleurer sur les objets qu'il couvre de son ombre. Quelle raison te l'a fait choisir pour abriter notre enfant?

ADAH. Parce que ses branches interceptent le soleil, comme le ferait la nuit. C'est pour cela qu'il m'a semblé propre à voiler le sommeil.

CAÏN. Oui, le dernier — et le plus long sommeil. — N'importe, — mène-moi vers lui. (*Ils s'approchent de l'enfant.*) Qu'il est charmant! Le pur incarnat de ses petites joues rivalise avec les feuilles de roses dont sa couche est semée.

ADAH. Et ses lèvres, comme elles sont gracieusement entr'ouvertes! Non, tu ne le baiseras pas maintenant! Attends un peu: il va bientôt s'éveiller; — son sommeil de midi ne tardera pas à finir. Mais, jusque-là ce serait dommage de troubler son repos.

CAÏN. Tu as raison: jusqu'à son réveil, je contiendrai mon cœur. Il sourit et dort!... — Dors et souris, mon enfant, jeune héritier d'un monde presque aussi jeune que toi! dors et souris! Heureux âge, où les heures et les jours rayonnent de joie et d'innocence! *Toi*, tu n'as pas cueilli le fruit fatal, — tu ne sais pas que tu es nu! Doit-il venir un temps où tu seras puni pour des fautes inconnues, qui ne furent ni les tiennes ni les miennes?... Mais dors, maintenant!... Un sourire plus vif colore ses joues et ses paupières brillantes, qui tremblent abaissées sur ses longs cils, aussi noirs que le cyprès qui balance sur lui son ombrage, et à travers ce voile rit, jusque dans son sommeil, le transparent azur de ses yeux! Sans doute, il rêve... — De quoi? Du paradis? — Oui, rêve du paradis, enfant déshérité! Ce n'est qu'un rêve; car jamais plus ni toi, ni tes fils, ni tes pères, n'entreront dans ce lieu de délices, qui leur est interdit!

ADAH. Cher Caïn! ne murmure pas auprès de ton fils ces douloureux regrets du passé! Pleureras-tu donc toujours le paradis? Ne pouvons-nous pas nous en créer un autre?

CAÏN. Où?

ADAH. Ici, partout où tu voudras: où tu es, je ne sens pas l'absence de cet Eden tant regretté. Ne t'ai-je pas? n'ai-je pas notre père, notre frère, Zillah notre sœur chérie, et notre Ève enfin, à qui nous devons tant, outre notre naissance?

CAÏN. Oui, — la mort est du nombre des bienfaits que nous lui devons.

ADAH. Caïn, cet orgueilleux esprit qui t'a emmené avec lui t'a rendu plus sombre encore. J'avais espéré que les merveilles qu'il t'avait promis de te montrer, et que, dis-tu, il t'a fait voir, ces visions des mondes présents et passés, auraient donné à ton âme le calme de la science satisfaite; mais je vois que ton guide t'a fait du mal. Cependant je le